

La rivière

Mon père comparait la mort à une rivière que l'on entend d'abord avant de l'apercevoir, alors qu'on marche dans une forêt. Il fut un temps où je marchais dans un bois profond, entre des arbres rapprochés. Les branches me fouettaient. De peine et de misère, je devais me frayer un chemin. Toutes mes forces étaient mobilisées. Au loin, j'entendais l'appel de la rivière. Dans son lit, elle était là; elle m'attendait, insolente. Malgré la crainte grandissante, j'avançais toujours et, entre les feuilles de plus en plus parsemées, je l'ai vue. Son appel se faisait puissant comme un commandement. Les arbres se tassaient d'eux-mêmes devant moi et voilà que j'avais les pieds dans les tourbillons froids et envahissants de la rivière. Gorgés d'eau, mes vêtements me poussaient vers le fond. En peu de temps, la rivière m'avait volé tout ce qui me restait de vivant pour lutter contre elle. Le courant m'aspirait; il avait atteint ma tête et, par ma bouche, l'eau s'infiltrait en moi. Mon agitation n'y changeait rien. J'étais prisonnier d'une rivière qui m'emporterait avec elle.

Les appréhensions de mon père s'étaient faites miennes avec les années. Comme une seconde peau, la mort m'avait recouvert et m'accompagnait partout.

Une nuit de novembre où il pleuvait violemment, Jean, mon doux, mon tendre ami d'enfance qui savait aimer sans blesser fut emporté par une pneumonie.

Cette nuit-là, où ce fut « son tour », je me suis assis à la table de la cuisine pour rédiger la liste de « mes » morts. Tous ces morts partis avec un morceau de moi-même me revenaient en mémoire. Ils me torturaient en me laissaient seul quand je les implorais de m'aider. Combien de noms sur ma liste? Vingt-cinq? Trente? Malgré mes efforts, mes joies quotidiennes, mes études, mon travail, ma famille, mes amis, progressivement, pendant une quinzaine d'années, la mort était omniprésente. Les cadavres s'entassaient, brouillaient mes pensées et blessaient mon cœur. Le sol inondé d'amour, où j'avais jadis été heureux, était devenu craquelé, dévasté. C'est à la fin de cette nuit où j'ai revu tant de visages aimés me demander : « Te souviendras-tu de nous? », que je suis sorti sur le balcon pour déchirer « ma » liste et l'envoyer se perdre dans le vent. En la regardant tournoyer, comme des

confettis de mariage, j'ai compris qu'il existait différentes formes de deuils et que la mort ne représentait peut-être pas la pire d'entre elles. Après avoir songé à toi, à ta famille et aux amis que nous avons en commun, un poignard au cœur, j'ai ressenti que la mort était plus facile à accepter que le silence des vivants.

Sans trop réfléchir, au moment où les derniers fêtards de la nuit croisent les travailleurs de jour, j'entrai dans mon logement en laissant la porte de mon balcon ouverte. Assis sur mon divan, j'ai composé ton numéro de téléphone. Encore une fois, tu étais absent. Mais cette fois là, j'ai laissé un message dans ta boîte vocale: « Bonjour, c'est moi, je ne veux pas te déranger mais Jean vient de mourir... j'ai juste envie de hurler... on pourrait peut-être se parler... je sais, on ne vit jamais deux fois la même histoire mais je veux quand même te revoir, car rien de ce que je connais en ce monde ne saurait rivaliser avec l'amour fou que ton seul prénom éveille en moi... Bref, j'ai pas peur que tu me transmettes le sida..... ».
